

# Un homme libre

PHILIPPE COUTY

**P**ARLER DE NOS AMIS entrés dans l'absence et dans le silence, voilà peut-être l'une des seules choses qui nous aide à quitter le temps du déchirement pour entrer peu à peu dans celui du souvenir. Inentamée par son départ, inséparable de l'homme qui l'a accomplie, l'œuvre de Joël Bonnemaïson nous reste. Comme l'a dit le poète Philippe Jaccottet,

*« Sur la douleur, on en aurait trop long à dire.  
Mais quelque chose n'est pas entamé par ce couteau  
Ou se referme après son coup comme l'eau derrière  
la barque ».*

Multiple et neuve, cette œuvre atteste qu'en chercheur insoucieux des idéologies triomphantes et des langages convenables, notre collègue a exercé son métier de façon de plus en plus libre, sans refuser pourtant, avec humour et bon sens, les servitudes institutionnelles, les parcours obligés, les responsabilités qui font une carrière réussie. La sienne, au moment où il nous a brusquement quittés, ne pouvait guère l'être davantage. Pour ma part, j'admire tout particulièrement que Joël, très respectueux du public auquel tout chercheur est tenu de rendre des comptes, ait trouvé l'énergie d'ajouter à la thèse mémorable qu'il venait de soutenir un livre plus bref, de lecture plus facile. J'aime aussi qu'il soit devenu ensei-

gnant, professeur, comme cela sied aux chercheurs parvenus à la pleine maîtrise de ce qu'ils ont à dire.

Sur le contenu d'une œuvre aussi remarquable, sur les adhésions et les controverses qu'elle n'a pas manqué de susciter, il appartient aux spécialistes de s'exprimer. Ce qui n'est pas réservé aux spécialistes, en revanche, c'est d'attirer l'attention sur quelques antécédents, soubassements, à-côtés de l'ouvrage accompli, et d'indiquer aussi les prémices de la démarche de plus en plus assurée qui a conduit notre ami à éviter les boulevards encombrés des orthodoxies.

J'ai découvert les premiers travaux de Joël Bonnemaïson lorsque le Service de coopération de l'INSEE m'a demandé d'analyser les monographies de terroir de l'Orstom, et notamment celle que Joël avait réalisée à Madagascar en 1965 (Bonnemaïson, 1976). J'avais été frappé alors par l'ouverture d'esprit d'une investigation qui ne se contentait pas de saisir des liaisons quelque peu mécaniques entre pression démographique et formes plus ou moins intensives d'occupation de l'espace. Très tôt, notre collègue avait en effet reconnu les faiblesses

d'une géographie qui, cédant à la tentation positiviste de l'époque, acceptait de négliger la culture et la vision culturelle propres à une société sans s'apercevoir que la mise à l'écart de ces domaines reposait sur un découpage artificiel du réel (Bonnemaïson, 1983). Plus précisément : le village étudié, quoique situé à une altitude peu favorable au riz, voyait dans cette céréale un produit nécessaire non seulement à l'alimentation quotidienne mais aussi aux offrandes adressées aux ancêtres ou aux libéralités ostentatoires des notables. À l'évidence, ce travail de géographe ruraliste dépassait l'enregistrement cartographique de mécanismes simples ou simplifiés pour tenter d'appréhender, dans une perspective anthropologique judicieusement spatialisée, l'évolution complexe de groupes significatifs au sein de la société.

Mal vus des puristes, cette ambition totalisante (1) et ce refus des découpages académiques annonçaient le cheminement qui devait conduire Joël à revendiquer la légitimité d'une géographie culturelle et surtout à la pratiquer avec le bonheur que l'on sait. Dans le même esprit, notre collègue a évolué vers une approche essayiste que certains ont jugé périlleusement littéraire. Pour ma part, c'est avec une aise et une reconnaissance extrêmes que je relis, au début de la thèse de Joël, ces lignes impavides et ces promesses magnifiquement tenues :

*« L'école essayiste cherche à saisir les groupes humains dans leur liberté plutôt que dans leurs déterminations ; ce faisant, elle considère des sujets sociaux qui ont leur sphère d'autonomie, leur propre projet et une marge plus ou moins importante de libre choix. Les phénomènes de représentation, les questions de sens et de valeurs, la dimension spirituelle et les attitudes de croyance, bref tout ce qui relève d'une certaine vision du monde, loin d'être écartés parce que non-*

*objectifs ou non-scientifiques, reviennent au contraire au premier plan. L'approche essayiste devient alors humaniste ; elle pose comme affirmation essentielle qu'il n'y a pas, au fond, de système social sans un choix de valeurs qui le commande et que ce dernier, loin de se réduire à être un simple vêtement culturel, forme une substance propre qui doit être abordée en tant que telle et pensée dans l'ordre qui est le sien »* (Bonnemaïson, 1986a : 7).

Autonomie du sujet, richesse inépuisable de l'invention sociale en matière de représentations, rôle éventuellement moteur de ces représentations dans le mouvement économique et social, cette vision de l'histoire comme suite d'indéterminations mises bout à bout se situe, il faut en convenir, aux antipodes des doctrines affirmant l'absolue primauté des effets engendrés par l'état des rapports de production ou par les tensions démo-économiques. Rien de surprenant donc à ce que de telles vues aient séduit les chercheurs travaillant sur des sociétés où les valeurs économiques ne sont pas maîtresses, et où le « territoire » enracine dans une même identité ceux qui partagent le même sentiment (Bonnemaïson, 1995). Du territoire justement, Joël a parlé avec un lyrisme inspiré mais rigoureux, ce qui m'oblige à mentionner la question du style, si importante à ses yeux.

Dans une direction on ne peut plus différente de celle choisie par les modélisations qui surabondent aujourd'hui, l'approche essayiste recherche une soumission parfaite aux plis les plus inattendus, aux aspects les moins immédiats et les moins dicibles d'un réel en partie immatériel. C'est pourquoi la qualité d'une expression aussi maîtrisée et partant aussi personnelle que possible devient une arme décisive de la recherche, en même temps que le signe le moins incertain de sa réussite. Seul le style, a-t-on osé dire, est en mesure de donner sa pleine puissance à l'aventure des idées.

Le style retenait l'attention de Joël à tous les niveaux. Je me souviens d'avoir un jour

1. Faut-il ajouter que ce qualificatif est employé en référence à la notion de fait social total, c'est-à-dire à Marcel Mauss et à l'*Essai sur le don, forme archaïque de l'échange* ?

examiné avec lui, à partir d'exemples qui témoignaient de sa très grande culture, en quoi l'excellence stylistique pouvait – et pouvait *seule*, à l'en croire – donner du prix à cette forme essayiste élémentaire (enfantine, disait Barrès) qu'on appelle le journal intime.

Au travers et au-delà du style, cependant, la curiosité de Joël pour ce qu'il y a de plus ardent et de plus intérieur dans le phénomène humain ne pouvait pas ne pas se tourner volontiers vers l'envers des évidences, vers les souterrains du non-dit qui excavent les idées reçues, ruinent les rapports officiels et renversent les hagiographies. Encore faut-il préciser qu'en ce domaine, notre ami ne se contentait pas d'à-peu-près. Il m'arriva de lui dire, non sans légèreté, que je voyais dans le retour d'Égypte de Bonaparte un cas de désertion. Contristé mais stimulé, Joël prit la peine de m'envoyer quelques jours plus tard une note circonstanciée tendant à prouver que le Corse n'avait pas vraiment abandonné ses compagnons d'armes et que ces derniers, général Menou en tête, avaient pour la plupart fini par regagner la France, avec les honneurs. Et, comme nous avions aussi parlé de la retraite de Russie – autre exemple de désertion napoléonienne à mes yeux – je reçus en même temps un exemplaire des *Mémoires du Sergent Bourgogne* (Lapouge, 1992). En chercheur expérimenté, Joël pensait probablement que pour savoir comment fonctionne une armée, surtout en déroute, il faut interroger les hommes de troupe et les petits gradés, et non les généraux.

Quelque peu inattendue dans un établissement voué à la recherche en milieu tropical, mais d'autant plus créatrice de complicité, une expérience commune formait encore le sujet de conversations entre nous. Alors qu'il était étudiant, Joël avait voyagé et séjourné en Finlande, et j'étais sensible à cette preuve assez peu répandue de curiosité et de bon goût. Dans la ferme où il avait travaillé, non loin de Jyväskylä, à Lannevesi, il avait rencontré des

personnages tout droit sortis du roman de Väinö Linna (Linna, 1956), témoins indomptables et ironiques de l'agression soviétique de 1939 contre un petit pays démocratique, pacifique et civilisé. De ces anciens combattants de la Guerre d'Hiver ou de la Guerre de Continuation, de ces skieurs infatigables qui avaient tenu l'Armée Rouge en échec dans les forêts caréliennes, Joël parlait avec une chaleur qui allait droit au cœur. Nous nous plaisions aussi à évoquer la splendeur étale des lacs finlandais, l'atmosphère surnaturelle des nuits sans nuit de l'été, l'humour et la franchise des habitants, les sonorités déroutantes de leur langue agglutinante et ensorceleuse, l'attrait singulier d'une culture marquée par le voisinage de la Suède et de la Russie et néanmoins profondément, vivement originale. Je pouvais ainsi, à propos d'un pays qui m'était familier, mesurer les capacités de connivence de Joël, cette connivence passionnée dont il a parlé dans *La dernière île*, « qui suppose un sentiment d'adhésion à ce qui est le cœur de la destinée et de la vision d'un peuple » (Bonnemaïson, 1986b : 11-12).

De cette connivence féconde, je trouve un ultime exemple dans ce qui est sans doute un des derniers textes de Joël, écrit à propos d'un retour sur le terrain malgache de sa première enquête (Blanc-Pamard, Bonnemaïson et Rakoto Ramiarantsoa, 1997). Notre collègue attribue aux paysans de Tsarahonenana une « culture de la pirogue » voisine de celle de leurs cousins d'Insulinde et de Mélanésie, gens de mouvement mais aussi de racines qui, circulant plus qu'ils ne migrent, cherchent d'abord à ménager des havres successifs à l'embarcation qu'ils n'abandonnent jamais. Il faut beaucoup d'audace pour entrer ainsi dans une culture étrangère sans perdre de vue la nôtre, d'où nous tirons nos instruments d'observation et nos modes de compréhension. Il faut

un grand talent pour prélever des îles de sens dans l'océan de l'indistinct et de l'indéfait. Joël Bonnemaïson avait cette audace et ce talent, nous en conservons la mémoire.

#### BIBLIOGRAPHIE

Blanc-Pamard (Ch.), Bonnemaïson (J.), Rakoto Ramiarantsoa (H.), 1997. « Tsarahonenana 25 ans après : un terroir "où il fait toujours bon vivre". Les ressorts d'un système agraire, Vakinankaratra (Madagascar) ». In Blanc-Pamard (Ch.) et Boutrais (J.), (coord). *Thème et Variations. Nouvelles recherches rurales au Sud*. Orstom, Paris, 367 p.

Bonnemaïson (J.), 1976. *Tsarahonenana. Des riziculteurs de montagne dans l'Ankaratra (Madagascar)*. Orstom, Paris, 97 p.

Bonnemaïson (J.), 1983. « Du terroir au territoire ». In *Profession : géographe. Pratique de la recherche tropicale*. Orstom, Paris, 159 p.

Bonnemaïson (J.), 1986a. *L'arbre et la pirogue. Les fondements géographiques d'une identité. Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie)*. Essai de géographie culturelle, Livre 1. Orstom, Paris, 540 p.

Bonnemaïson (J.), 1986b. *La dernière île*. Arléa-Orstom, Paris, 405 p.

Bonnemaïson (J.), 1997. « Le territoire, nouveau paradigme de la géographie humaine ? » In J. Bonnemaïson, L. Cambrézy et L. Quinty-Bourgeois (eds.) *Actes du Colloque « Le territoire, lien ou frontière ? »*, Orstom et Université de Paris IV, Paris, 2-4 octobre 1995. Cédérom, Coll. Colloques & Séminaires, Orstom, Paris.

Lapouge (G.) (prés.), 1992. *Mémoires du Sergent Bourgogne*. Arléa, Paris, 360 p.

Linna (V.), 1956. *Soldats Inconnus*. Laffont, Paris, 513 p. (traduit du finnois par Cl. Sylvain et J. Ahokas).

Mauss (M.), 1968 et 1969. *Œuvres*, Éditions de minuit, Paris, t. I, 634 p., t. II, 740 p., t. III, 734 p.

